

J'AI OUBLIÉ MON PANIER

Comédie en un acte,
jouée pour la première fois à NOUANT, le 10 avril 1875.

PERSONNAGES

BALANDARD.	PIERRE, premier garçon d'équipe.
ISIDORE PICOT.	POLYTE, deuxième garçon d'équipe.
PÈRE CRÉTINET, bouilleur.	M. AUGUSTE, employé aux billets.
MÈRE CRÉTINET, sa femme.	UN CONDUCTEUR D'OMNIBUS.
HENRIETTE CRÉTINET, leur fille.	DEUX GENDARMES.
UN CHEF DE GARE.	

La scène se passe à la station de Fouarons, en 1875.

L'intérieur d'une gare de quatrième classe. — Porte vitrée au fond, laissant voir le village de Fouarons; au loin, route en perspective éclairée par des réverbères. — Il fait nuit, ciel étoilé; au deuxième plan, un terrain et un quai du viaduc sur lequel passent les trains. — Un réverbère rouge d'un côté, de l'autre, un disque. — A droite du spectateur est écrit : *Guichet des billets*, avec un tableau du prix des places et un cartel rond au-dessus; puis une porte au-dessus de laquelle est écrit : *Burette*. — A gauche, le bureau des bagages, puis une porte au-dessus de laquelle est inscrit : *Salle d'attente*. — Une suspension avec globes de verre. — Lampe allumée.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, les employés dorment sur les colis et la planche aux bagages. — On entend ronfler. — Dix heures sonnent au loin.

PIERRE, POLYTE, LE CHEF DE GARE.

PIERRE, s'éveillant et bâillant.

Oh! oh! dix heures, on peut encore roupiller dix minutes...

POLYTE, bâillant.

Ah ! ah ! monsieur Pierre !

PIERRE.

Hein ! quoi ? zut !

Il se rendort. — Sonnerie électrique du télégraphe.

POLYTE.

V'là le train !

PIERRE.

Flûte !

LE CHEF DE GARZ, entrant.

Allons, debout ! Que faites-vous ici, vous, Polyte ?
Allez donc dormir dans les bagages.

POLYTE.

Voilà, monsieur, voilà ! (A part.) C'est z'un chien !

Il sort.

LE CHEF DE GARE.

Le train 18, tout le monde sur le pont. Opérez le
trriage des colis. Et plus vite que ça !

Il sort.

SCÈNE II

PIERRE, POLYTE.

Triage des colis et transport dans la coulisse.

PIERRE.

Mademoiselle Pétenvert, à Viremollet, articles de
modes... c'est pour l'omnibus. M. Planchut, à La Châtre,
des hultres. Madame de Bonbricouland des boustifailles !
Ça sent bon !

SCÈNE III

LE CHEF DE GARE, DEUX GENDARMES.

DEUX GENDARMES, entrant par le fond.

Ils chantent sur l'air d'*Offenbach*.

I

Nous sommes aujourd'hui de service
 Avec notre sabre au côté,
 Notre culotte de peau lisse,
 Le bicorne et le baudrier.
 Notre plastron qui de loin brille
 Comme un rayon d'soleil couchant.
 Le gendarme sent pas la vanille, } *Bis.*
 Mais le fumet du fournement.

II

Chausser nos bottes d'ordonnance
 Pour cacher notre nudité.
 Remuer les pieds avec cadence,
 Ça donne dans l'œil de la beauté.
 Quand nous passons de par la ville,
 Toutes les filles ont le nez au vent.
 Si le gendarme sent pas la vanille, } *Bis.*
 C'est tout de même un bon enfant.

III

Nous partons quand la cloche sonne,
 Nous arrivons quand le train part.
 Nous n'arrêtons jamais personne,
 Nous sommes toujours en retard.

LE CHEF DE GARE, leur coupant la parole.

Ça, c'est vrai, messieurs les gendarmes, et vous feriez mieux d'arrêter un peu plus les vagabonds et de ne pas tant chanter hors de propos. Est-ce que vous prenez ma gare pour un café-concert?

UN DES GENDARMES.

Su.lit, monsieur le chef de gare.

Ils sortent.

SCÈNE IV

On entend les grelots et le roulement d'une voiture dans la cour.

PIERRE.

Voilà l'omnibus de Viremollet.

LE CONDUCTEUR, entrant par le fond.

Avez-vous des colis pour moi?

PIERRE.

Oui, voilà, enlevez, père l'omnibus.

LE CONDUCTEUR, emportant les caisses avec l'aide des employés et revenant.

Vous n'avez rien de plus?

PIERRE.

C'est tout.

LE CONDUCTEUR.

Tant mieux, ça sera plutôt fait. Je me tire les pattes.

PIERRE.

Vous attendez pas l'arrivée du train?

LE CONDUCTEUR.

Pour quoi faire? Il y a jamais personne. Les Berri-chons, ça voyage pas.

PIERRE.

Amenez-vous des voyageurs?

LE CONDUCTEUR.

Oui, toute une noce. Il y a de quoi rire. Ça n'a jamais sorti de son village. La mariée, un beurre; le futur conjoint, un serin!

LE CHEF DE GARE.

Silence, messieurs les employés. Le service doit se faire sans réflexions oiseuses et sans périphrases.

LE CONDUCTEUR.

Sans doute, j'allume une pipe et bonsoir.

Il sort.

PIERRE, appelant.

Messieurs les voyageurs, par ici. Prenez vos billets, faites enregistrer vos bagages.

Départ de l'omnibus, grelots.

SCÈNE V

CRÉTINET, MADAME CRÉTINET, ISIDORE,
HENRIETTE, L'EMPLOYÉ AUX BILLETS, LES
PRÉCÉDENTS.

CRÉTINET.

Madame Crétinet, ma femme, je vas prendre les places, ne vous inquiétez pas.

MADAME CRÉTIN

Monsieur Crétinet, ne vous trompez pas nous allons à Foin-la-Folie.

CRÉTINET.

J'entends bien... j'entends bien, je ne suis pas sourd.

Il va au guichet.

HENRIETTE.

Dites donc, monsieur Isidore, vous qui êtes malin, expliquez-moi donc comment ces chemins de fer peuvent marcher.

ISIDORE.

Je vais vous expliquer la chose, mademoiselle Henriette... Voyez-vous, c'est une vapeur...

HENRIETTE.

Oui, je sais ça, monsieur Isidore, mais quand on n'en a jamais vu, comme moi... on ne comprend pas bien.

ISIDORE.

Oh! mon Dieu, c'est bien simple...

HENRIETTE, à part.

C'est peut-être lui qui est bien simple. (Haut.) Voyons, racontez-nous ça!...

L'EMPLOYÉ AUX BILLETS, passant sa tête par le guichet, à Crétinet.

Êtes-vous sourd?

CRÉTINET, se reculant, effrayé.

Qu'est-ce que vous avez? Êtes-vous malade? Vous m'avez bien fait peur tout de même.

L'EMPLOYÉ.

Où allez-vous? Combien voulez-vous de places?

CRÉTINET, revenant vers les autres.

Je ne comprends rien à ce que bredouille cet homme dans sa boîte.

ISIDORE, à part.

Il a l'oreille dure. (Haut.) Laissez-moi y aller, j'arrangerai bien l'affaire. (Il va au guichet.) Monsieur, ne vous fâchez pas... Nous venons de Viremollet et nous allons nous marier à Foin-la-Folie avec Henriette, moi, Isidore Picot, le père Crétinet et madame Crétinet, ses père et mère ici présents.

L'EMPLOYÉ.

Ça m'est égal, je ne suis pas le maire. Où allez-vous?

ISIDORE.

A Foin-la-Folie, sans vous offenser.

L'EMPLOYÉ.

Ça ne m'offense pas. Quelles places voulez-vous?

ISIDORE.

Combien qu'elles coûtent vos places?

L'EMPLOYÉ.

Les premières, douze francs.

ISIDORE.

C'est trop cher! Il n'y a pas moyen de s'arranger à moins?

L'EMPLOYÉ.

Voulez-vous des troisièmes à sept francs?

ISIDORE.

Et combien les quatrièmes?

L'EMPLOYÉ.

Il n'y en a pas, mais on en fera plus tard pour vous.

ISIDORE.

En ce cas donnez-moi quatre places pour sept francs.

L'EMPLOYÉ.

C'est vingt-huit francs, voilà vos billets.

ISIDORE, payant.

Vingt-huit francs! Vous disiez sept?

L'EMPLOYÉ.

Qu'est-ce que vous vendez, jeune homme?

ISIDORE.

Moi, je vends de la moutarde... mon père est fabricant, — vous connaissez bien la maison Picot et fils — et mon futur beau-père est maître vigneron, bouilleur.

L'EMPLOYÉ.

Prenez donc vos billets! farceur!

Il ferme le guichet.

ISIDORE, revenant.

J'y comprends rien non plus! (Aux autres.) L'affaire est faite. Mais c'est cher!

MADAME CRÉTINET.

Combien qu'ils vous ont pris?

ISIDORE.

Vingt-huit francs!

MADAME CRÉTINET.

Ah ! mon Dieu ! Voilà de l'argent dépensé mal à propos. Comme si on ne pouvait pas se marier sans aller demander le consentement du grand-père qui se fiche pas mal de nous et de vous avec !

ISIDORE.

Mais l'héritage, j'y tiens, moi !

PIERRE, à Crétinet.

Vous avez vos billets de place, faites enregistrer vos bagages. Avez-vous des colis ?

MADAME CRÉTINET.

La colique ? Dieu merci ! non, nous ne l'avons point.

HENRIETTE.

Ah ! mon Dieu !...

MADAME CRÉTINET.

Qu'est-ce que tu as ?

HENRIETTE.

J'ai oublié mon panier... (A Pierre.) J'ai bien le temps d'aller le chercher, n'est-ce pas ?

Elle sort.

PIERRE.

Dépêchez-vous !... N'allez pas si loin ! C'est à gauche. Faites vite !

CRÉTINET.

Où va-t-elle ?

MADAME CRÉTINET.

Chercher son panier ! Ah ! quelle tête folle ! Elle oublie tout.

On entend au loin la trompette du cantonnier.

PIERRE.

Voilà le train ! Messieurs les voyageurs, passez à la salle d'attente ! (On entend le sifflet d'arrivée du train et le souffle de la locomotive. — Crétinet.) Fouarons ! Fouarons ! Les voya-

geurs pour Lassoupe et Viremollet, descendez ! Ceux pour Foin-la-Folie et la ligne du Midi, en voiture.

MADAME CRÉTINET.

Henriette va manquer le train. Isidore, allez donc la chercher.

ISIDORE.

Mais si je la trouve pas ?

Il va au fouf.

SCÈNE VI

LES GENDARMES, LES PRÉCÉDENTS.

PREMIER GENDARME, à Isidore.

Jeune homme, vos papiers ?

ISIDORE.

Quels papiers ? J'en ai pas.

PREMIER GENDARME.

Votre nom ?

ISIDORE.

Isidore Picot.

LE GENDARME.

Vous êtes de la classe 1874 ?

ISIDORE.

C'est possible !

LE GENDARME.

Il n'y a pas de c'est possible, pourquoi que vous n'êtes pas au corps ?

ISIDORE.

Est-ce que je sais ? on ne m'a pas demandé.

DEUXIÈME GENDARME.

Cela n'est pas clair. Suivez-nous.

ISIDORE.

Mais... je n'ai pas le temps...

J'AI OUBLIÉ MON PANIER.

LES GENDARMES, le prenant chacun par un bras.
 Nous le prendrons, jeune homme. Suivez-nous.

ISIDORE.

Mais le chemin de fer qui va partir... et ma noce ?
 ma future ?

LES GENDARMES.

Ne faites pas résistance. (A part.) Ah ! nous n'arrêtons
 jamais personne !

Il^s sortent.

MADAME CRÉTINET.

Mais où donc va-t-il ?

CRÉTINET.

On l'arrête!... Je n'y comprends rien.

Coups de sifflet de départ.

PIERRE, criant.

Allons, en voiture les troisièmes ! On n'en pourra
 donc pas jouir de ces gens-là !

Il les pousse. Crétinet et sa femme sortent en appelant : Henriette ! Isidore !

LE CHEF DE GARE.

Il n'y a plus personne pour Foin-la-Folio et la ligne
 du Midi ? En route !

Il sort.

Coup de cloche, sifflets saccadés du chef de train et de la locomotive, souffle de
 la chaudière, qui va en faiblissant. Le train part et passe au troisième plan.

SCÈNE VI

LE CHEF DE GARE, puis **BALANDARD**, **PIERRE**.

LE CHEF DE GARE.

Il y a un voyageur de premières. Voyez donc.

Balandard entre avec sa valise, sa couverture et un parapluie.

PIERRE.

Monsieur descend ici ?

Il prend la valise et la pose, puis il sort.

BALANDARD.

Pardon ! je descends pour remonter dans l'autre train.
(Au chef de gare.) C'est bien la bifurcation avec la ligne du Midi ?

LE CHEF DE GARE.

Oui, monsieur.

BALANDARD.

C'est bien à onze heures cinquante-cinq que passe le train pour Marseille?..

LE CHEF DE GARE.

Oui, monsieur, à onze heures cinquante-cinq du matin.

BALANDARD.

Du matin?... Et le soir ?

LE CHEF DE GARE.

A dix heures quarante-cinq, il est passé.

BALANDARD.

Elle est mauvaise ! Comment, il ne repasse pas de trains ?

Il pose ses effets à côté de sa valise.

LE CHEF DE GARE.

Il en repasse un à deux heures la nuit, petite vitesse, qui remonte sur Paris. L'express est à onze heures cinquante-cinq matin.

BALANDARD.

Autant dire midi.

LE CHEF DE GARE.

Parfaitement, monsieur.

BALANDARD.

Mais alors, je ne comprends rien à mon indicateur.

LE CHEF DE GARE.

Il est peut-être de la semaine dernière.

J'AI OUBLIÉ MON PANIER.

BALANDARD, cherchant la date.

C'est, ma foi, vrai; j'ai acheté ça à La Châtre. Il paraît qu'on y est un peu en retard, à La Châtre.

LE CHEF DE GARE.

L'administration a changé l'heure des trains avec la saison d'été.

BALANDARD.

Oui, il paraît que nous sommes en été quoiqu'il fasse un froid de chien.

LE CHEF DE GARE.

Désolé, monsieur, désolé.

BALANDARD.

Moi aussi. Et comment appelez-vous ce pays ?

LE CHEF DE GARE.

Fouarons, Lassoupe, deux villages qui se touchent.

BALANDARD.

Il y a bien un hôtel !

LE CHEF DE GARE.

Oui, monsieur, le plus rapproché est à neuf kilomètres d'ici et l'omnibus est parti.

BALANDARD.

Mon malheur est complet... et que fait-on à Fouarons-Lassoupe.

LE CHEF DE GARE.

On y vit de ses rentes quand on en a.

BALANDARD.

Comme partout !

LE CHEF DE GARE.

Je suis désolé de ce qui vous arrive.

BALANDARD.

Vous êtes bien bon ! Faites-vous le piquet ? jouez-vous aux dominos !

LE CHEF DE GARE.

Oui, monsieur, quelquefois; mais à cette heure-ci, je vais dormir et je vous engage à en faire autant,

BALANDARD.

Y a-t-il un canapé dans la salle d'attente ?

LE CHEF DE GARE.

Non, monsieur. Le tapissier ne nous a pas encore livré les meubles. C'est une gare toute neuve.

BALANDARD.

C'est charmant, une gare toute neuve. On ne peut même pas s'asseoir.

LE CHEF DE GARE.

Bonsoir, monsieur.

Il sort.

BALANDARD.

Votre serviteur ! Il est charmant, il me blague. J'irais bien me promener... (On entend tomber la plate.) mais il pleut et il fait noir comme dans un chapeau. (Il va et vient.) Est-ce assez laid ! assez triste, une gare ! qui en a vu une, les a toutes vues. (Il lit sur les murs.) BILLETS, bagages, salle d'attente... où on n'attend rien. Buvette !... Si je buvais ?... mais je n'ai pas soif, et il n'y a personne. (Minuit sonne, il compte les coups.) Minuit ! je n'ai plus que douze heures à attendre ! Si je dormais ? mais je n'ai pas sommeil. Qu'est-ce c'est que cette grande affiche jaune ? (Il lit.) Marche des trains montants. Voyez les trains descendants. C'est plein d'intérêt, comme dans les dictionnaires. Parfait ! Old England !

Il lit en chantant sur l'air des champions.

Old England !

Old England !

Old England !

Chocolat Ménier ! Vacherie parisienne, lait naturel ; je t'en fiche ! Au Coin de Rue, on rend l'argent. C'est

gentil de sa part; mais c'est pas arrivé. J'ai tout lu. (Minuit sonne.) Minuit! je n'ai plus que douze heures à attendre. (Il baille. — Un mécanicien passe au dehors avec une lanterne et frappe sur les essieux des wagons remisés.) Que fait ce serrurier?... ah! c'est l'employé aux roues... (Haut.) Dites donc, mon brave... celle-là a un plus joli son que l'autre... Ah! ça sonne creux... je crois qu'il y a une paille...

UNE VOIX, du dehors.

Mélez-vous donc de vos affaires!

BALANDARD.

Très bien, merci! (A part.) Pas aimable, l'homme au marteau! Si je lui cherchais dispute pour être si peu poli?... ça me distrairait... j'aurais tort... et puis il est peut-être plus fort que moi!... Si j'essayais de dormir? sur la planche aux bagages... puisqu'il n'y a qu'elle pour tout siège... mon sac me servira d'oreiller... (Il s'enveloppe dans sa couverture et s'étend sur la planche) Quel courant d'air! ça vient de là (Il ouvre son parapluie et se cache dessous.) Ce n'est pas que j'aie sommeil; mais je dors par ennui.

Il s'endort.

SCÈNE VII

HENRIETTE, BALANDARD, endormi.

HENRIETTE, avec son panier.

J'ai bien retrouvé mon panier tout de même. Eh bien, oùsqu'est ma noce? Il n'y a personne à qui parler, pas même un petit banc dans cette salle! je vas m'asseoir sur cette planche

Elle va près de Balandard et pose son panier sur lui.

BALANDARD, s'éveillant.

Eh! là-bas, faites donc attention, vous m'écrasez le nez.

HENRIETTE.

Ah! vous m'avez fait peur! Excusez-moi, je vous prenais pour une bête avec votre peau en poil de veau.

BALANDARD, se levant.

Vous avez donc la vue basse?

HENRIETTE.

Du tout, elle est très bonne ma vue. Est-ce qu'il pleut ici?

BALANDARD.

Non, il vente (A part.) Tiens! une jeune fille! (Haut.) Mademoiselle, je vous demande pardon. Permettez-moi de vous offrir la moitié de ma planche.

HENRIETTE.

Merci, monsieur, je ne veux pas vous déranger.

BALANDARD.

On se dérangerait à moins. (A part.) Mais elle est jolie, très jolie! je vais avoir au moins à qui causer. (Il ferme son parapluie.) — (Haut.) Vous attendez quelqu'un?

HENRIETTE.

Non, monsieur, j'ai manqué le train.

BALANDARD.

Comme moi!

HENRIETTE.

Vous allez à Foin-la-Folie?

BALANDARD.

Quelle Folie?

HENRIETTE.

C'est un village à dix lieues d'ici!

BALANDARD.

Dans la montagne! je connais.

HENRIETTE.

Ah ! vous connaissez l'endroit. Je devais m'y rendre avec mon père et ma mère, et... Isidore, pour voir le grand-père... j'ai oublié mon panier... le temps d'aller le chercher dans l'omnibus. Crac ! voilà le train parti. Il aurait bien pu m'attendre, n'est-ce pas ?

BALANDARD.

Il est dans son tort. Mais asseyez-vous donc !

HENRIETTE, s'asseyant.

Ça vous fait rire, vous ; mais moi je ne trouve pas ça drôle.

BALANDARD.

Vous prendrez celui de midi.

HENRIETTE.

De midi ? vous plaisantez ?

BALANDARD.

Non, ma belle demoiselle. Il n'y en a pas d'autre.

HENRIETTE.

Ah bien ! tous les gens de ma noce vont me croire perdue.

BALANDARD.

Vous êtes mariée ?

HENRIETTE.

Pas encore.

BALANDARD.

Comment vous appelez-vous ?

HENRIETTE.

Henriette Crétinet.

BALANDARD.

Henriette ! un joli nom. Crétinet moins bien.

HENRIETTE.

J'en changerai bientôt, mon futur s'appelle Isidore

Picot. Le connaissez-vous? c'est le fils du fabricant de moutarde, le père Picot?

BALANDARD.

Pas précisément, je ne suis pas de ce pays.

HENRIETTE.

Vous êtes Parisien, je parle...

BALANDARD.

Vous l'avez dit.

HENRIETTE.

C'est bien beau, Paris, à ce qu'il parait.

BALANDARD.

Vous n'y avez jamais été ?

HENRIETTE.

Jamais. Mais je dois y aller faire mes emplettes de noces. J'en ai fait une condition à Isidore. Sinon!... Et vous, comment vous appelez-vous donc ?

BALANDARD.

Émile Balandard.

HENRIETTE.

Et qu'est-ce que vous faites ?

BALANDARD.

Je vis de mes rentes.

HENRIETTE.

Vous devez me trouver bien curieuse, mais vous savez, les femmes, les filles surtout !

BALANDARD.

Je vous trouve charmante.

HENRIETTE.

Vous êtes bien aimable. Êtes-vous riche ?

BALANDARD.

Tout dépend de ce que vous entendez par riche ? j'ai vingt mille livres de rentes.

HENRIETTE.

C'est assez, si vous n'êtes pas marié. Si vous l'étiez, ce serait guère pour une femme qui aime la toilette.

BALANDARD.

Non ! je suis célibataire ; mais pas endurci...

HENRIETTE.

Je suis bien aussi riche que vous, quoique je ne sois qu'une bouilleuse.

BALANDARD.

Qu'est-ce qu'une bouilleuse ?

HENRIETTE.

C'est la fille d'un bouilleur.

BALANDARD.

Je le pense bien ; mais ça ne me dit pas ce que c'est...

HENRIETTE.

Un bouilleur, c'est un vigneron propriétaire de vignes qui fait bouillir son vin et celui qu'il achète des autres pour le brûler, le distiller et en faire du cognac.

BALANDARD.

Très bien, ma jolie bouilleuse. Et vous vous mariez bientôt ?

HENRIETTE.

Dans une huitaine... Oh ! je ne suis pas pressée... Ce n'est pas comme Picot.

BALANDARD.

Et vous l'aimez beaucoup, Picot ?

HENRIETTE.

Moi?... (Elle rit.) Je le trouve très bien... Un peu... jeune, il n'a que vingt et un ans.

BALANDARD.

Et vous dix-huit ?

HENRIETTE.

J'en aurai vingt aux prunes, comme on dit ici.

BALANDARD.

Il vous faudrait un homme de mon âge, au moins... vingt-huit...

HENRIETTE.

Oui, nous nous accorderions mieux tous deux ; mais ma mère prétend que c'est un bon parti. Le fait est que le père Picot, à force de faire de la moutarde — on en consomme beaucoup dans ce pays — est un richard. Enfin je me marie parce que ma mère le veut. Quant à mon père, le pauvre homme, il commence à avoir assez bouillu. Il n'a pas d'avis.

BALANDARD.

Vous en aimez un autre, sans doute ?

HENRIETTE.

Non ! pas encore.

BALANDARD.

Vous pensez que ça viendra ?

HENRIETTE.

Ma foi !... je ne sais pas... tenez, vous me faites dire des bêtises, vous êtes plus curieux qu'une fille.

BALANDARD.

Assâite de causer... Vous avez l'air d'avoir un bon cœur.

HENRIETTE.

Mais oui ; j'ai bon cœur, et j'en serai la dupe quelque jour. C'est un défaut d'être trop confiante dans ce monde. Un peu de malice chez une femme ne gâte pas. Voyons, trouvez-vous que ce soit bien aimable de la part de M. Picot de me laisser en plan, toute seule, sans billet de place, dans cette gare où je ne connais personne ?

BALANDARD.

J'avoue que ce n'est pas gentil ; mais je ne m'en plains pas, cela me procure le bonheur de vous connaître, le plaisir de causer avec vous... J'espère que nous ferons plus ample connaissance ; je vous avertis que je suis très bavard.

HENRIETTE.

Moi, j'aime bien à parler aussi et je ne suis pas mécontente de vous avoir rencontré. Vous êtes un homme comme il faut, je vois ça, quoique je n'aie pas grand usage du monde, et j'ai confiance en vous.

BALANDARD.

Vous avez raison, mademoiselle Henriette, je me mets tout entier à votre service.

HENRIETTE.

Bien vrai ?

BALANDARD.

Bien vrai ! Qu'est-ce qui peut vous être agréable pour le moment ?

HENRIETTE.

Je voudrais... que vous trouviez moyen de me faire retrouver mes parents... Allons à Foin-la-Folie. S'il n'y a pas de chemin de fer, frétons une voiture, partons, je vous présenterai à ma mère... et à Isidore, vous serez de la noce, je vous choisis pour mon garçon d'honneur... nous rirons, nous nous amuserons bien.

BALANDARD, à part.

Est-ce qu'elle se moque de moi ? (Haut.) Rien que votre garçon d'honneur ?

HENRIETTE.

C'est déjà bien gentil !...

BALANDARD, lui baisant la main.

Aussi, je vous remercie !

HENRIETTE.

Vous acceptez ?

BALANDARD, lui baisant l'autre main,

De tout cœur... Comme je vous aime !

HENRIETTE, retirant ses mains.

Finissez donc !...

BALANDARD.

Vous ai-je offensée ?

HENRIETTE.

Non !... mais... (Moment de silence.) A quoi pensez-vous, monsieur Émile ?

BALANDARD.

A vous.

HENRIETTE.

Ah ! Et qu'est-ce que vous pensez de moi ?

BALANDARD.

Que vous êtes trop jolie, trop bien, pour être la femme d'un fabricant de moutarde.

HENRIETTE.

Ce n'est pas déshonorant.

BALANDARD.

Mais c'est ridicule... Vous pourriez trouver mieux.

HENRIETTE.

Et qui donc ?

BALANDARD.

Vous n'avez pas besoin d'aller bien loin pour le voir.

HENRIETTE.

Vous ?...

BALANDARD.

Eh bien, oui ! moi, Émile Balandard, je n'ai pas le plaisir de connaître M. Picot ; mais je dois être mieux que lui ; mon âge est plus assorti au vôtre que le

sien ; j'ai des rentes et je ne fais pas de moutarde. Il vous oublie en route et moi je vous trouve... je ne vous quitte plus, voulez-vous ?

HENRIETTE.

Comme ça, tout de suite?... Donnez-moi le temps de la réflexion.

BALANDARD.

Il ne faut pas réfléchir, moi j'y vais de tout cœur. Je vous connais depuis un instant ; mais je sens là que vous êtes faite pour moi, — comme je suis fait pour vous. Nous devions nous rencontrer, nous connaître, nous aimer, c'était écrit là-haut, c'est fatal. Le destin le veut. C'est fort heureux pour votre moutardier que ce soit avant le mariage, car après, je l'aurais tué et comme je n'aurais pu épouser sa veuve, j'en serais mort de chagrin.

HENRIETTE, tremblante.

Taisez-vous ! taisez-vous !

BALANDARD.

Vous tremblez, vous avez froid ?

HENRIETTE.

Oui, il ne fait pas chaud dans cette gare en plein vent.

BALANDARD.

Prenez mon parapluie.

Il l'ouvre et le lui donne.

HENRIETTE, le prenant.

Merci !

BALANDARD.

Prenez ma couverture !

Il la lui met sur le dos et l'enveloppe.

HENRIETTE.

Et vous ?

BALANDARD.

Prenez-moi aussi ..

HENRIETTE.

Vous êtes drôle... j'ai donné ma parole à Picot, il est trop tard!

BALANDARD.

Il n'est jamais trop tard pour bien faire...

HENRIETTE.

Savez-vous ce qu'il y aurait de mieux à faire en ce moment?

BALANDARD.

Oui, je le sais.

Il l'embrasse.

HENRIETTE, riant.

Ce n'est pas ça... ce serait de souper; j'ai faim et (Elle tire de son panier du pain et des pommes.) si vous voulez accepter la moitié de mon pain et de mes pommes.

Elle lui en offre une.

BALANDARD.

Une pomme? .. Évo tu n'as pas besoin de m'offrir ce fruit défendu pour me tenter. Je ne demande qu'à perdre ma part de paradis avec toi, pour un regard de tes beaux yeux, un sourire de ta jolie bouche.

HENRIETTE.

Vous dites de trop jolies choses pour en penser un mot. — Voulez-vous, oui ou non, être sérieux?

BALANDARD.

Vous me rendez fou, donnez la pomme... j'accepte tout de vous; mais je ne sais pas manger sans boire. Il y a là une buvette, j'y vais faire une perquisition.

Il sort.

HENRIETTE, seule un instant.

Il est charmant, bien plus aimable que Picot, bien plus spirituel... C'est un vrai monsieur. Il sait parler à une femme mieux que Picot qui ne m'a jamais rien dit qui se plante devant moi comme s'il voulait pous-

ser des feuilles. Il ne me touche même pas... Celui-là, au moins, il vous baise les mains... les joues, il a des yeux qui vous brûlent. Ce n'est pas lui bien sûr, qui m'aurait oubliée en route...

BALANDARD rentre avec des victuilles, du vin qu'il pose sur la planche aux bagages.

J'ai fait une razzia à l'aveuglette, je ne sais pas ce que j'apporte.

HENRIETTE.

Attendez, je vais mettre le couvert. Asseyez-vous là...

BALANDARD.

A côté de vous?

HENRIETTE.

Oui, côte à côte. Est-ce gentil de souper en tête à tête!

BALANDARD, l'embrassant.

Henriette! vous êtes un ange!

HENRIETTE.

Restez tranquille! mangez donc! qu'est-ce que c'est que ça?

BALANDARD.

Ça a l'air d'un pâté de... je ne sais quoi... j'ai faim aussi. Ça n'est pas trop mauvais, tapons dessus!

Il mange.

HENRIETTE.

C'est du lièvre à fond d'oignons! qu'est-ce que vous avez apporté en fait de boisson?... j'étouffe...

BALANDARD, regardant la bouteille.

Du champagne! l'aimez-vous?

HENRIETTE.

Oui, mais ça grise, le champagne!...

BALANDARD.

Ah bah! grisons-nous!...

HENRIETTE.

Je vous avertis que quand je suis grise je suis très gaie.

BALANDARD.

C'est comme moi ! (il débouche la bouteille.) Paf ! au plafond ! le bouchon y est resté... Et vite ! votre verre !

HENRIETTE.

Ça sort comme un manche à balai, oh ! que c'est drôle ! à votre santé, monsieur Émile.

BALANDARD.

A la vôtre, ma petite Henriette.

Ils trinquent.

HENRIETTE.

Ça pique le nez ! c'est bon ! Buyons, rions, amusons-nous.

BALANDARD, l'embrassant.

Ah ! mais je ne m'ennuie plus du tout. Elle est très drôle !

HENRIETTE.

Émile !...

BALANDARD.

Henriette !

HENRIETTE, tendant son verre.

A boire !... tout plein !...

BALANDARD, lui versant à boire et l'embrassant de nouveau.

A bas Picot !...

HENRIETTE.

Ma foi, oui ! tant pis pour Picot !

SCÈNE VIII

PIERRE, LES PRÉCÉDENTS, puis LE CHEF DE GARE.

On entend la trompette du cantonnier.

PIERRE, à part.

Des cris séditieux! (Haut.) Tiens! vous festoyez-là, voyageurs! ne vous gênez pas... Vous auriez pu passer à la buvette...

BALANDARD.

On n'y vois pas clair dans votre buvette et je me suis permis d'y trouver tout ça à tatons.

PIERRE.

C'est mon pâté, je le reconnais; quant au vin, c'est l'affaire du garçon, mais il n'ouvre son buffet qu'à dix heures.

BALANDARD, lui donnant un louis.

Voilà pour le pâté et le reste.

PIERRE.

Je vais vous rendre.

BALANDARD.

Gardez le tout, vous vous arrangerez avec qui de droit.

PIERRE.

C'est bien, monsieur, merci! partez-vous par le train?

BALANDARD.

Quel train?

PIERRE.

Le train de marchandises, petite vitesse qui remonte sur Paris.

BALANDARD, à Henriette.

Tiens! si nous allions à Paris?... C'est une occasion pour faire les emplettes de nocces... comme garçon d'honneur je peux bien vous y aider.

HENRIETTE.

Dame! je ne sais pas... moi. Et Picot?

BALANDARD.

A bas Picot!

PIERRE.

Avez-vous des bagages?

BALANDARD.

Non!... pas non plus de billets.

On entend siffler la locomotive.

PIERRE, allant au guichet.

Deux premières pour Paris. (A Balandard.) Voilà, monsieur!...

BALANDARD, lui donnant quatre louis.

C'est quatre louis, je crois, tenez!

PIERRE.

Je vais vous rendre, il vous revient cinq francs.

BALANDARD.

Inutile : gardez

PIERRE, à part.

C'est un millionnaire! (Haut.) Par ici! vous ne serez pas gêné avec votre femme. Il n'y a personne dans le wagon réservé aux voyageurs. Mais vous n'aviez pas fini de souper. Je vas vous porter le reste. (Il prend les victuailles et les bouteilles qu'il met dans le panier d'Henriette.) Madame, n'oubliez pas votre panier. Venez par ici.

HENRIETTE.

Mais... et ma noce?

BALANDARD.

Nous la ferons à Paris...

Ils sortent.

SCÈNE IX

LE CHEF DE GARE, PIERRE.

LE CHEF DE GARE, ouvrant la porte de la salle d'attente.

Il n'y a plus personne pour Paris? (Revenant.) En route.

Coup de sonnette, sifflet de la machine, le train part.

PIERRE, criant.

Les voyageurs pour Viremollet... par ici!... Voilà la sortie. — L'omnibus n'est pas arrivé; mais c'est des troisièmes, vous irez bien à pied.

SCÈNE X

CRÉTINET, MADAME CRÉTINET,
LES PRÉCÉDENTS.

CRÉTINET endormi, regardant autour de lui.

On est-il arrivé à Foin-la-Folie?... C'est tout comme à Viremollet...

MADAME CRÉTINET.

Nous revenons.

CRÉTINET.

Ah! oui, j'avais oublié... Eh bien, Henriette?... et Isidore sont-ils par là?...

CRÉTINET, au chef de gare.

Monsieur le chef, avez-vous vu ma fille? — Nous revenons la chercher avec son futur, Isidore Picot. Nous allons à Foin-la-Folie. — Vos employés nous ont si bien poussés, qu'ils nous ont séparés et qu'on s'est pas retrouvé!

LE CHEF DE GARE.

Mes employés ont eu tort. A l'avenir, je leur recommanderai de ne pas pousser les voyageurs.

MADAME CRÉTINET.

Mais pour le présent, il nous faut notre fille. Tout le monde connaît Henriette à Fouarons.

LE CHEF DE GARE.

Moi je ne connais que mon devoir et ma consigne... je ne sais ce que vous voulez me dire.

MADAME CRÉTINET.

Ah ben! voilà du propre! si ma fille est perdue à présent!...

L'EMPLOYÉ AUX BILLETS, passant la tête.

Êtes-vous la noce à laquelle j'ai donné des billets pour Foin-la-Folie par le train de dix heures quarante-cinq?

MADAME CRÉTINET.

Oui, qu'on l'est!

L'EMPLOYÉ.

Eh bien! la mariée est partie avec son marié il y a dix minutes par le train de Paris.

Il ferme son guichet.

MADAME CRÉTINET.

En voilà un de gâchis! Qu'est-qu'elle va faire à Paris avec Isidore?

CRÉTINET.

Elle va faire des emplettes de linge, pardié!

MADAME CRÉTINET.

Mais ils ne sont pas encore mariés, c'est pas convenable! Tiens! voilà Isidore.

SCÈNE XI

ISIDORE, LES PRÉCÉDENTS.

ISIDORE.

Bonsoir de bonsoir de bon Dieu! C'est-y pas malheureux d'être arrêté comme déserteur quand on a satis-

fait au sort! Et ces gendarmes qui me font faire deux lieues et demie à pied avec la pluie sur le dos. Ils étaient à cheval, eux! ils ne se fatiguaient pas!

CRÉTINET.

Enfin, te voilà!

ISIDORE.

Laissez-moi dire! Et puis le maire de Viremollet qui me demande ce que je veux pour le réveiller à des heures pareilles de la nuit. Moi je ne veux rien, que je lui réponde, demandez à ces gendarmes... En fin de compte, il me met dehors très malhonnêtement en m'appelant imbécile et avec un coup de pied quelque part. Si jamais je lui donne ma voix, à celui-là... il fera chaud, comme on dit. — Je suis fâché de vous avoir fait attendre, mais il n'y a pas de mal... nos billets seront encore bons. (A Pierre.) Pas vrai, monsieur l'employé?

PIERRE.

Adressez-vous au chef de gare.

Il va au fond.

ISIDORE.

Et quand repart-il le train pour Foin-la-Folie?

LE CHEF DE GARE.

A onze heure cinquante-cinq demain!

ISIDORE.

Et l'Henriette? où donc est-elle? Est-ce qu'elle cherche toujours son panier?

MADAME CRÉTINET.

Tu ne l'as donc pas avec toi?

ISIDORE.

Son panier, elle me l'a pas donné à garder.

CRÉTINET.

Qu'est-ce qu'il dit?

MADAME CRÉTINET, avec dignité.

Isidore! Je vous parle de ma fille et non d'autre chose. Qu'avez-vous fait de ma fille?

ISIDORE.

Mais je ne l'ai pas emmenée chez M. le maire.

MADAME CRÉTINET, avec colère.

Ah! il ne manquerait plus que vous ayez été vous marier nuitamment sans nous et notre consentement. Qu'avez-vous été faire sur la route de Paris?

ISIDORE.

Sur la route de Paris? Je n'y ai pas été.

MADAME CRÉTINET.

Oui, nous savons tout. Votre histoire de gendarmes et de promenade à Viremollet est un faux-fuyant, une couleur, une menterie!

ISIDORE.

Je ne comprends rien à ce que vous rabâchez...

MADAME CRÉTINET, furieuse.

Rabâchée... Crétinet! tu l'as entendu, il me traite de rabâchée!

On entend une sonnerie électrique prolongée.

LE CHEF DE GARE, courant au guichet.

Monsieur Auguste! monsieur Auguste! Voyez au télégraphe!... Pierre! voyez sur la voie!... Un accident!

LE CHEF DE GARE, aux voyageurs.

Laissez donc la gare libre! Allez vous disputer dehors...

CRÉTINET.

Viens, ma femme, viens!... on nous chasse! cédon's à la force.

Ils vont au fond. la sonnerie électrique continue.

LE CHEF DE GARE, frappant au guichet.

Monsieur Auguste, réveillez-vous donc ! Quoi au télégraphe ?

L'EMPLOYÉ AUX BILLETS, prenant sa tête.

Je ne sais pas encore. Je dormais .. (Se retournant pour regarder l'heure au-dessus du guichet.) Deux heures quarante ! Monsieur le chef de gare, je profiterai de la circonstance pour me permettre une petite réclamation... Si vous faisiez placer le cadran en face au-dessus des bagages, je n'attraperais plus de torticolis chaque fois que je veux voir l'heure... C'est fort incommode !...

LE CHEF DE GARE.

Votre réclamation est intempestive. Allez donc à votre télégraphe !

L'employé se retire. La sonnerie électrique s'arrête. Le chef de gare va au guichet.
Pierre près de lui.

LA VOIX DE L'EMPLOYÉ AU TÉLÉGRAPHE.

Tunnel de Foin-la-Folie effondré. Embarras sur la voie. Réparations urgentes. Le train petite vitesse revient.

MADAME CRÉTINET.

Ah ! mon Dieu ! si ma fille est dans cette affaire-là !

LE CHEF DE GARE, aux employés.

Messieurs, que personne ne parle de cet accident. Les journaux de Paris s'en empareront et cela porterait tort à la compagnie. (La sonnerie électrique reprend.) Quoi encore ?

LA VOIX DE L'EMPLOYÉ.

C'est le chef de gare de Foin-la-Folie qui demande un paquet de tabac.

LE CHEF DE GARE, furieux.

Qu'il aille au diable !

Coups de sifflet, le train de petite vitesse revient.

LE CHEF DE GARE.

Voilà le train de marchandises ! Que tout le monde descende.

PIERRE.

Par ici, messieurs les voyageurs !...

SCÈNE XII

BALANDARD, HENRIETTE, LES PRÉCÉDENTS,
puis LES GENDARMES et LE CONDUCTEUR.

BALANDARD.

Voilà un retard des plus ennuyeux. (Au chef de gare.)
Quand y aura-t-il moyen de repartir pour Paris ?

LE CHEF DE GARE, d'un ton brusque.

Pas avant huit jours ! Est-ce que c'est ma faute ?

BALANDARD, à Henriette.

Qu'est-ce qu'il a ce monsieur ? Je ne lui ai rien fait
et il a l'air furieux contre moi.

HENRIETTE.

On dirait que les voyageurs sont leurs ennemis. Tiens !
voilà ma noce ! (A part.) Il est bien temps !

MADAME CRÉTINET.

Henriette ! ma fille ! tu as déraillée ?

HENRIETTE, baissant la tête.

Complètement !

MADAME CRÉTINET.

Comment te sens-tu ?

HENRIETTE, relevant la tête.

Très bien, maman. Rien de grave !

MADAME CRÉTINET.

Mais qu'est-ce tu allais faire à Paris, toute seule ?
Quelle imprudence !

HENRIETTE, présentant Balandard.

Oh ! j'ai rencontré monsieur, qui a été bien aimable pour moi.

ISIDORE.

On se passera bien de son amabilité. Ça ne me convient pas, à moi, que vous vous promeniez ainsi avec le premier venu.

HENRIETTE.

C'est bien malheureux que cela ne vous plaise pas!... Pourquoi me laissez-vous en plan ?

ISIDORE.

J'ai été arrêté comme déserteur. Bonsoir de bonsoir ! je ne suis pas un déserteur de l'armée ; mais pour un peu, je désérterais bien le mariage !

MADAME CRÉTINET.

Voyons, Isidore, voyons, du calme ! il ne faut pas de colère !

ISIDORE.

Je ne suis pas en colère, je suis embêté ; et ce monsieur-là ! (Allant à Balandard.) je lui défends!...

BALANDARD, menaçant.

Qu'est-ce que tu me défends, toi ? Fais attention à ce que tu vas répondre. Je te préviens que je suis très fort, pas endurant du tout, et que pour commencer je vais te casser en deux !

ISIDORE, se reculant.

Cassez rien, encore...

HENRIETTE, à Isidore.

Taisez-vous donc, c'est le nouveau sous-préfet.

BALANDARD, à part, riant.

Elle est pleine d'esprit...

ISIDORE.

Le... sous-préfet? (saluant.) Monsieur le sous-préfet... excusez-moi...

MADAME CRÉTINET, à Henriette.

Tu connais le sous-préfet?

HENRIETTE.

Oui, maman, et il veut être mon garçon d'honneur.

MADAME CRÉTINET.

Quel honneur! (A Crétinet.) Salue donc, toi, vieille bête?

CRÉTINET.

Qui?... Je ne comprends pas. .

MADAME CRÉTINET, à part.

Je comprends bien, moi... (Haut.) Demande-lui donc un bureau de tabac...

LE GENDARME, s'approchant d'Isidore.

Dites donc, jeune homme... Vous m'avez faussé compagnie; mais je ne vous lâche pas.

ISIDORE.

Qu'est-ce que vous voulez encore, vous?

LE GENDARME.

Vous êtes réserviste et voilà huit jours que vous devriez être au corps. Vous allez me suivre.

CRÉTINET.

Qu'est-ce qu'il dit?

MADAME CRÉTINET.

On arrête notre gendre.

CRÉTINET.

Encore? Je trouve qu'il a trop souvent affaire avec la gendarmerie.

MADAME CRÉTINET, à Balandard.

Monsieur le sous-préfet, je demande votre protection...

LE GENDARME

Il y a un sous-préfet ici, et on ne me le dit pas! (Tendant son bicorne.) Monsieur le sous-préfet, qu'y-a-t-il de vos ordres?

ISIDORE.

Monsieur le sous-préfet. Vous savez que je vais me marier... ma future a dû vous mettre au courant... puisque vous me faites celui d'être mon garçon d'honneur... trop d'honneur!... accordez-moi un délai; je ferai mes vingt-huit jours l'année prochaine.

BALANDARD.

Impossible! La loi est formelle!

LE GENDARME.

Jeune récidiviste, vous avez entendu la loi sortir de la bouche du gouvernement. (Il salue.) Il ne peut obtempérer à votre demande.

MADAME CRÉTINET.

Va, mon garçon, va! Henriette patientera bien vingt-huit jours!

HENRIETTE.

Oh! moi, je lui donne le mois tout entier.

ISIDORE.

C'est comme qui dirait mon congé.

HENRIETTE.

Prenez-le comme vous voudrez!

ISIDORE, dignement.

Bonsoir.

Il sort avec le gendarme.

HENRIETTE, de même.

Bonjour!

On entend les grelots de l'omnibus.

LE CONDUCTEUR.

Les voyageurs pour Viremollet, en voiture!

HENRIETTE.

Ah! et mon panier?

MADAME CRÉTINET.

Ah! Il est joli, tu l'as écrasé en déraillant.

HENRIETTE.

En ce cas!... (A Balandard.) mon sous-préfet, ton bras!

BALANDARD, bis à Henriette, en lui offrant le bras.

Il n'y a pas de sous-préfectures. Où allons-nous?

HENRIETTE.

A la maison, pardi! en attendant la mairie.

Ricéau.
